L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 10 FEVRIER 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 10 FEVRIER 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Encore les affaires des Iles Hawaii.

Nous pensions en avoir fini avec les ridicules affaires des Iles Hawaii. Nous nous trompions singulièrement; elles sont au contraire plus compliquées que jamais. Ils sont là une poignée d'étrangers qui, installés dans cet archipel, y ont fait d'assez bonnes affaires, soit dans l'industrie sucrière, soit dans n'importe quelle spéculation plus ou moins hasardée. Ils se sont emparés de toute la machine gouvernementale et la font manœuvrer à leur guise.

Les natifs, la vraie population du pays, ne comptent pas à leurs yeux. Ce sont, dans leurs mains, des instruments dociles et inconscients qu'ils manient au gré de leurs fantaisies, auxquels ils imposent à tort et à travers leurs volontés et leurs caprices.

Comme tous ceux qui font de la politique aux Ile Hsawaii sont des étrangers et, en grande partie, des Américains qui y sont allés chercher fortune, il se trouve à peu près autant de sujets des Etats-Unis dans le camp de la rébellion que dans celui de la République.

Les vainqueurs sont impitoyables; d'une levée de boucliers ridicule ils veulent faire une affaire grave, comme s'il se fût agi d'une formidable insurrection. Ils feraient, volontiers, pendre et fusiller tous ceux qui avaient pactisé avec le parti de la Reine, peut-être deux ou trois cents. Bien entendu que les canaques se sont, comme à l'ordinaire, bien gardés de se jeter dans cette bagarre où ils se seraient fait tuer, sans profit pour eux ni pour la Reine.

Les rebelles sont donc des étrangers, en partie des Américains, dont le plus grand nombre ont été dès le lendemain condamnés à mort.

La situation de M. Cleveland était vraiment assez embarrassante. S'il prenait ouvertement le parti du Président Dole, il exposait nous ne savons combien d'Américains à être passés par les armes, car ce gouvernement de contrebande ne recule devant aucun moyen, si violent qu'il soit, pour arriver à son but. Il a mis ces îles en état de siège et tout y est jugé sommairement par une cour martiale. Après te qui s'est passé, laisser fusiller ces gens-là, ce serait, pour les Etats-Unis, une honte et une lâcheté.

Si, d'un autre côté, il prend fait et cause pour les prisonniers, il soutient une révolte qu'il a de prime abord condamnée. Il s'est arrêté au seul parti qu'il lui était possible d'adopter; il a télégraphié immédiatement au ministre américain Willis de demander un sursis à l'exécution des condamnés, au nom de la pitié, au nom de la clémence.

A-t-il réussi ou réussira-t-il? nous l'ignorons. Cependant il nous est permis d'en douter; car les gens qui gouvernent cet archipel en veulent au Président de ne les avoir pas soutenus à outrance, d'avoir combattu l'annexion qu'ils demandaient à grands cris. S'ils renversent et font fusiller les condamnés, que fera M. Cleveland? C'est l'indigne ministre Stevens, à la fois politicien et ecclésiastique, qui est la cause de tout le mal. Il avait bien besoin de mettre cette vilaine affaire sur les bras de l'Union.

La nouvelle émission de Bons.

La seconde Présidence de M. Cleveland pourra se vanter d'avoir été une des plus laborieuses qu'il y ait eu dans l'Union, depuis la guerre de sécession. Non seulement elle a eu à se mêler beaucoup plus que les autres des affaires du dehors; non seulement il lui a fallu jouer un rôle dans les affaires d'Orient, d'extrême-Orient, dans les affaires des îles Samoa et Hawaii, autrement dit des Archipels Sandwich et des Navigateurs, mais le passage du système de tarif McKinley à celui de M. Wilson lui a occasionné mille tracas, autant à l'étranger qu'à l'intérieur. L'Union n'est pas encore rétablie des secousses que lui a fait éprouver cette révolution dans son système économique, et le déficit du Trésor est loin d'être comblé.

Après avoir eu recours à une première émission de bons, le gouvernement s'est trouvé dans l'obligation de demander au Congrès le vote d'un emprunt que la Chambre des représentants lui a refusé. Il a fallu alors revenir à une seconde ou troisième émission de bons, s'élevant à une somme de $62,400,000.

M. Carlisle n'a pas eu recours, cette fois, à une souscription publique, expédient dont il n'a, paraît-il, guère en à se louer. Il s'est adressé à des banquiers qui ont accepté les bons à 4 pour cent d'intérêt et payables, en or, en trente années.

La malheureuse prétention de certains membres du Congrès, appartenant aux Etats producteurs de l'argent, de vouloir imposer leur métal blanc aux autres nations, met l'Union dans une fausse position vis-à-vis du monde financier européen. On y a tellement l'aversion du métal blanc, que l'insertion seule, sur les bons, des mots payables en or, fait baisser l'intérêt de près de 1 pour cent. Aussi, le ministre a-t-il eu soin de se réserver dix jours de grace pour donner au Congrès le temps de l'autoriser à substituer aux bons déjà émis à 4 ou 3 3/4, des bons d'or à 3 pour cent d'intérêt.

On reproche à M. Cleveland de forcer la main au Congrès, de le contraindre à abandonner son système de bi-métallisme. Il y est bien obligé. Si les Etats avec lesquels nous sommes en relations d'affaires, ne veulent les faire que sur la base de l'or comme moyen d'échange, il nous faut bien en passer par où ils veulent. Nous avons entendu, il n'y a pas encore très longtemps, proférer cette énormité: "L'Amérique peut se passer du monde; elle peut se suffire à elle-même."

On ne répond pas à de pareilles redomentades. Commencez par vous rendre maîtres du marché monétaire. Alors, peut-être, vous pourrez hausser la valeur de votre métal blanc—ce qui n'est pas encore bientôt. En attendant, soumettons-nous à la loi qui gouverne le monde économique et fait de l'or un bon de tous les échanges.

M. GEORGE BRANDES.

M. George Brandes, qui habite à Copenhague, qui est Danois, et qui écrit en langue danoise, doit être considéré comme le critique le plus illustre et le plus influent des littératures germano-scandinaves. La *Revue des Revues* qui vient de traduire une de ses études sur les romans de Bjornson, l'appelle "le Sainte-Beuve du Nord"; appellation peu exacte, si l'on prétend ainsi assimiler deux maîtres très différents l'un de l'autre, assez juste pourtant si l'on ne cherche qu'à marquer la forte situation qu'occupe l'éminent écrivain chez les compatriotes d'Ibsen, de Strindberg et de Nie zsche. Il a joué un rôle énorme dans le mouvement littéraire, artistique et philosophique de la Norvège, de la Suède et même de l'Allemagne; non seulement, grâce à un don d'intuition très aigu, il a révélé au public les talents qui commençaient à naître, mais il les a aidés à prendre conscience de leur propre supériorité latente. Pour ne parler que de Nietzsche, M. George Brandes fut le premier qui attirât l'attention sur le créateur de *Zarathustra*, et, si Bjornson fut romancier, il ne le dut à personne autre qu'à l'auteur des *Grands courants de la littérature au dix neuvième siècle*.

Aujourd'hui, après être resté longtemps ignoré de nous, il profite enfin du succès obtenu en France par ceux dont il fut le prophète en leur pays; il arrive avec eux. Aucun de ses ouvrages importants n'ayant été traduit, on ne peut dire qu'il ait encore reçu droit de cité littéraire parmi les étrangers qu'Emile Hennequin baptisait les écrivains *francisés*. Mais on cite son nom; on publie peu à peu divers fragments de ses travaux; on connaît, dans leurs grandes lignes, ses théories et ses opinions; un jour on l'aura, on le traduira; et, puisque maintenant la ligne de démarcation tend à être marquée de plus en plus nettement entre les deux génies du Midi et du Nord, une traduction sérieuse des œuvres de Brandes ne sera pas un élément négligeable pour faire apprécier et comprendre les véritables caractéristiques de l'esprit septentrional.

SOCIALISME.

II

Oui, M. l'Editeur, depuis que les hommes, plus ou moins groupés et réunis dans une société civile et politique, ont formé une humanité désormais indestructible et inaliénable, à laquelle tous appartiennent par le droit, par le devoir et par la solidarité, fussent-ils les moindres, les misérables et les ilotes, cette humanité, en vertu de sa loi fatale ou nécessaire, par la voie douloureuse et glorieuse, à travers le temps et les siècles, sans répit, sans repos, sans autre triomphe que celui du mieux et du progrès, a péniblement et puissamment travaillé. Et quel poème fut le sien—poème de labeurs et de douleurs, de larmes et de sang, de vertus et de crimes, de luttes, de combats, de guerres, de misères et de révolutions, mais d'aspirations constantes, d'espérances jamais vaincues et d'esprit toujours vivant!.... Mais qui donc l'écrira et pourra jamais l'écrire? Au reste, est-il terminé? La justice, ce grand rêve humain et peut être divin, est-elle donc satisfaite, et fant-il s'incliner respectueusement devant une civilisation glorieuse et glorifiée dans toutes ses œuvres?

Est-ce bien une Babel impérissable et parfaite que la Babel *morale* et *sociale* de nos temps?

Assurément non, puisque l'œuvre inachevée de l'humanité se continue toujours et qu'elle ne s'achèvera peut-être jamais.

N'est-il pas même permis, sans être un iconoclaste, un briseur d'images ou un révolutionnaire, mais en voyant ce qui existe et en le comparant avec ce qui pourrait et devrait exister,—ne fût-ce qu'avec la promesse chrétienne—de ne point trouver admirable en tout une civilisation qui contient encore tant d'erreurs, tant de préjugés, tant de mensonges, tant d'iniquités ou tant d'injustices sociales? Et si nous glorifions le *travail*, car il est on doit être le principe de notre affranchissement, de notre liberté, de notre dignité, de notre bien-être et de notre grandeur, faut-il dire, avec la satisfaction des heureux et des justes, dans la réalisation d'un ordre inattaquable et respecté, que le sort des travailleurs humains, des producteurs de la richesse publique, des millions d'anonymes qui bâtissent la pyramide, la Babel ou l'édifice de la civilisation, doit actuellement nous défendre tout murmure, tout mécontentement, et toute désapprobation, sinon toute révolte? Ceux qui se plaignent ont-ils le droit de se plaindre? Ceux qui blasphèment, blasphèment-ils sans raison et sans cause? Sont ce des parasites sans famille et sans patrie, des vagabonds sans titre et sans caractère humain, ceux qui parfois se révoltent dans un accès de colère, à l'heure où la souffrance est terrible, et demandent à la violence le redressement d'injustices cruelles que les législations, parfois, légitiment et consacrent trop volontiers? *Summum jus, Summa injuria*. En d'autres termes, le travail qui doit au moins à chacun le pain, le vêtement et l'abri pour la famille, puisqu'il crée et produit tout cela, même davantage, se fait-il dans la raison et dans la justice, dans l'association des moyens et des forces, avec la répartition équitable qui calme et pacifie, donnant à chacun ce qui lui revient, ce qui lui est dû, ce qui doit autant que possible supprimer la misère, la guère et leurs inévitables conséquences? Ne devient il pas souvent, par son organisation ou plutôt son manque d'organisation, grâce à certaines forces accumulées dans les mains de quelques uns, l'exploitation de l'homme par l'homme et l'asservissement des faibles par les forts? Et quand nous voyons ce qui se passe aujourd'hui, même dans les pays les plus civilisés et les plus démocratiques, là où les hommes jouissent de droits politiques encore bien illusoires, sommes-nous vraiment tentés d'admirer une *féodalité financière* qui n'est admirable que pour ceux qui en sont les barons, les magnats et les princes; et pourquoi voudriez-vous, par exemple, que les baillonnés du travail, les malheureux de la glèbe et les crève-faim de l'industrie, qui sont plus nombreux qu'on ne le croit,—car beaucoup sont des résignés qui se cachent et qui se taisent—s'inclinassent avec un respect presque religieux devant les millions de quelques individus ou le milliard d'un Rotschild plus souverain qu'un empereur ou qu'un roi? Cette *féodalité financière* de la banque, du capital et du million,—du million qui est un chiffre et qui n'est point un cœur, qui n'a pas d'âme et n'a pas de tendresse—vaut-elle beaucoup mieux, comme justice au travailleur de la *machine* actuelle, que la féodalité des barons d'hier, avant la généreuse Révolution française, ne valait pour les travailleurs ou les serfs de la glèbe?

Car notre siècle, matérialiste par le côté moral, est assurément le siècle de la *machine*. Et la machine, qui devait aider le travail, multiplier le produit et la richesse, soulager le travailleur et l'affranchir, créer et distribuer assez pour supprimer la misère et répandre le bien être partout, et mériter ainsi la bénédiction de tous les hommes et de tous les travailleurs, est devenue la propriété, le privilège et comme le monopole du capital. C'est le capital qui la possède, qui la fait fonctionner, qui y attache les hommes ou les esclaves nécessaires, qui l'arrête ou la précipite à son gré, qui en régularise les mouvements selon son intérêt et qui en retire la part du lion ou du maître. Le travailleur n'en est que l'esclave, le serviteur et la victime. Il n'a aucun droit sur elle ou contre elle, et quand elle ne le broie pas comme un misérable dans l'un de ses engrenages, qu'il veut se révolter contre elle et lui opposer la force d'inertie qu'on nomme *grève*, c'est encore lui qui sera la victime du chômage, à moins qu'il ne soit, à l'heure de la grève violente et sanglante, ce gueux dont on ramasse le cadavre aux pavés de la rue ou ce criminel que l'on jette en prison comme violation de la loi et comme perturbateur. Mais c'est la machine au cœur de fer, cruelle, peu ou point juste, point chrétienne, qui a raison. Si elle nous écrase, étant formidable, il faut la bénir comme ces Indous fanatiques de Djaggernat qui se faisaient écraser dans les fêtes solennelles sous les roues du char sacré qui portait la statue de Vishnou et qui le bénissaient. Cette machine, du reste, élève des palais admirables, coupe les isthmes, perce les montagnes, traverse les océans avec toute la puissance de la vapeur, parcourt en tous sens, par des voies innombrables, notre globe devenu trop petit pour nous et trop peu mystérieux. On la trouve partout. Nos villes, aujourd'hui, sont assourdies par son bruit et par les violences de sa respiration, quand notre ciel lui-même est couvert par sa noire fumée de houille et de charbon.

Et dans ces villes si fières d'elles-mêmes, si orgueilleuses, si vantées, attestant et glorifiant le travail de l'homme, —dans ces villes de palais magnifiques, d'églises superbes, de théâtres grandioses, de bibliothèques savantes, de bazars merveilleux, de fabriques bruyantes, de cafés, de maisons de jeu, de maisons plus lépreuses encore, de banquiers, de négociants, de commerçants, de marchands, d'industriels, d'avocats, de magistrats et de parasites, où Dieu n'est guère visible, quand il se voit encore dans les campagnes, à distance des monstrueux entassements de pierres, de briques et de marbre,—dans ces villes, disons-nous, où tant de passions s'agitent, où l'homme vit si loin de la nature et de la vérité, dans la confusion des langues, des intérêts et des haines souvent, bien qu'on y parle constamment de liberté, d'égalité et de religion, le dimanche surtout, est-ce que la souffrance n'existe pas sous presque toutes ses formes, avec la misère, le paupérisme, le salariat et le prolétariat. Cet esclavage de nos temps civilisés et cette honte d'une société qui se croit grande, belle et digne de tous les respects du penseur sérieux, du philosophe courageux et du chrétien véritable? Parce que nos grandes villes modernes sont éclairées au gaz et à la lumière électrique, ayant des maires, des officiers municipaux, des juges et des gens de police, nos grandes villes modernes sont-elles vraiment plus morales que la vieille Rome aux temps du quartier de Subur; et parce que le Paris d'aujourd'hui, bien beau pourtant, n'a plus les *cerves* dont parlait Montaigne, le Paris de nos jours est il sans misères, sans taches et sans laideurs. Connaissez-vous Londres? Connaissez-vous Liverpool? Connaissez-vous l'enfer? Et les villes américaines, nées d'hier, grandies comme par miracle, énormes et monstrueuses par la taille et par le nombre de leurs habitants, qui sont tous, bien entendu, des hommes libres, égaux et fiers, ignorent-elles, grâce au riche et grand pays dont elles sont l'ornement et l'orgueil, les misères et les souffrances de la vieille Europe, le paupérisme qui déshonore la civilisation et le prolétariat qui est la négation de l'égalité et de la démocratie? Si les Etats-Unis d'un étonnant Congrès d'avocats ont quelques milliers de millionnaires et d'archi-millionnaires fort estimés par les journalistes — le journalisme américain a le culte du million et le respect pour le millionnaire—les Etats-Unis n'ont-ils point des haillons sur le dos de beaucoup de leurs citoyens, et tous leurs *tramps* et tous leurs affamés sont-ils des misérables sans aveu envers lesquels on est dispensé de toute pitié et de toute commisération? Hier, l'armée de la misère s'arrêtait aux marches du Capitole de marbre, vaincue par la légalité; mais nul ne peut savoir où elle s'arrêtera demain. Demain, ne sera-t-elle pas le million? Car la machine, aux Etats Unis comme ailleurs, tue le travailleur. Les grèves, pacifiques d'abord, sont devenues violentes et sanglantes. Et le sang est une tache qui s'efface difficilement. Il est bien vrai que la loi, au nom de l'ordre public et de la propriété, peut armer les hommes pour la défense de cet ordre et de cette propriété, augmenter la police, créer des milices et multiplier le nombre des soldats. Après? Est-ce une solution au problème *économique* si vous voulez pas l'appeler *social*? Les baïonnettes et les balles ont-elles toujours raison et triomphent-elles toujours. Une armée permanente n'est-elle pas coûteuse et dangereuse, et si nous savons où elle commence avec ses premiers mercenaires, savons-nous où elle peut finir avec ses généraux et ses chefs? Il ne faut pas jouer avec elle, car ses jeux sont terribles. Il ne faut pas, tout en admettant l'inviolabilité de l'ordre et de la propriété, en faire l'arme du capital oligarchique et tendant à l'oppression contre le travail démocratique et opprimé, car Dieu sait qui triomphera dans le conflit, et nul ne peut dire quelles seraient les conséquences politiques et sociales d'une bataille acharnée et sans merci entre deux adversaires redoutables, deux ennemis féroces, le Capital et le Travail, qui devraient être, dans une société véritablement juste, sous une législation sulfisamment et sagement démocratique, deux amis, deux alliés, deux associés se respectant dans l'accomplissement de leurs devoirs et dans la légitimité de leurs droits respectifs. Croyons que le capital, tel qu'il existe aujourd'hui, est bien vulnérable. La paix est sa condition d'être. Au moindre bruit, au moindre cri, il tremble et se cache. Il y a vingt moyens de le tuer. Faut il dire aux hommes de la Bourse et de l'agiotage financier qu'il n'est souvent qu'une ombre qu'un mensonge? Mais si jamais, aux Etats-Unis—car nous pensons à eux en ce moment—le peuple en venait au mépris de la loi et de la législation, si les grèves prenaient un caractère de plus en plus violent, si l'armée augmentée du nombre et en force devenait une condition *sine quâ non* de l'ordre public, et si le sang, qui coule déjà trop souvent par l'usage du revolver, coulait dans l'émeute, sous les balles fratricides des miliciens et des soldats, croyez bien que ce sang d'un holocauste impie et criminel ne serait point une bienfaisante et fécondante rosée de paix pour l'Union et pour la démocratie américaine. Le peuple des Etats-Unis, certes, a des qualités incontestables, si non de rares vertus, et il faut lui rendre justice comme à un vigoureux et hardi travailleur. Ce qu'il a créé dans quelques siècles, sur une terre nue, dans la forêt vierge, à l'embouchure des grands fleuves, sur le parcours des rivières innombrables, autour des lacs qui sont des *des mers*, aux rives des Océans qui sont le chemin public et flottant des nations, commerçantes en perpétuel mouvement d'échange et de circulation, est assurément merveilleux. *Opportet mirari*. Ce peuple est jeune, est fort, est audacieux, est encore libre est anglo-saxon par la race, possède encore assez d'espace et de territoire pour se doubler sans danger de misère véritable, et si sa législation est sage et prévoyante, s'il évite l'oligarchie, et s'il passe triomphant à travers une féodalité financière qui n'est pas la glorification de la civilisation actuelle, nous ne pouvons point douter de la grandeur et de la certitude de ses destinées dans le monde. Mais ce peuple n'est pas tendre. Il se dit chrétien. L'est-il?....

Mais, M. l'Editeur, cette fois encore, par une mauvaise habitude dont nous ne pouvons point nous corriger, notre plume s'est emportée au-delà des limites ordinaires et de la mesure raisonnable. Excusez. Excusez aussi, lecteurs.

Un dernier article sur ce sujet, avec des conclusions qui n'auront rien de révolutionnaire et d'anarchique, achèvera ce trop long factum.

Si vous le permettez, toutefois, et si votre bonne volonté n'est pas trop mise à l'épreuve.

J. GENTIL.

LES ARTIFICES DE LA BEAUTÉ.

Sous ce titre, M. Octave Uzanne a donné à la *Vie contemporaine* une étude pleine de détails singuliers et amusants, dont nous détachons les passages suivants:

Les artistes italiens conduits en France par François Ier et Catherine de Médicis ne pouvaient manquer de nous inonder de leurs drogues, cheveux, fausses pommades et parfums, et la Renaissance française connut l'art d'adorner l'humaine nature aussi savamment que la Décadence romaine. La voluptueuse Italie nous envoya, avec les sirènes qui suivirent Catherine, tous les raffinements de la parure, de la galanterie et des artifices. Toutes les femmes de la cour, belles ou laides, vieilles ou jeunes, enluminèrent leurs joues d'un fard éclatant et cette étrange parure, plus digne des femmes de Caraïbes que d'élégantes Françaises, attesta à la fois leur rang, leur richesse et leur orgueil. Henri III lui-même, en vraie petite-maîtresse qu'il était, croyait effacer ses taches de bâle en portant la nuit un masque fait avec de la farine et des blancs d'œufs qu'il faisait sécher sur son visage et qu'il enlevait le matin avec de l'eau de cerfeuil.—Diane de Poitiers, grâce aux cosmétiques dont elle faisait usage, — bien que quelques biographes aient affirmé qu'elle n'eût que de l'eau du ciel,—conserva ses charmes, sa beauté, son ardeur de jeunesse jusqu'à un âge extrême; ajoutons que Brantôme ne nous laisse guère ignorer comment ces honnêtes et illustres dames savaient réparer des ans l'irréparable outrage.

La pudique Albion fut, du reste, au milieu du dix-huitième siècle, profondément corrompue par l'usage des cosmétiques, à tel point que le Parlement fut obligé de formuler le curieux arrêt que voici:

"Toute femme, de tout rang, âge profession ou condition, vierge, fille ou veuve, qui, à dater du jour de publication de cet acte, tentera, séduira ou entraînera au mariage quelqu'un des sujets de Sa Majesté à l'aide de parfums, faux cheveux, fards en crépon et autres cosmétiques, bustes d'ouïer, paniers, souliers à talons ou fausses hanches, encourra les peines établies par les lois actuellement en vigueur contre la sorcellerie et autres manœuvres et le mariage sera déclaré vain et de nul effet."

La mode étend partout son empire et ne s'arrête pas aux ajustements extérieurs. Il est de bon ton tantôt d'avoir la taille longue, tantôt de l'avoir sous les bras; à de certains moments la pâleur est bien portée, d'autres fois il faut être coloré.

Après la Révolution, la santé devint à la mode; on n'entendit plus parler ni de migraines ni de vapeurs, et les belles se portèrent le mieux du monde. On ne mit plus de rouge, cela devint vulgaire, et la pâleur fut regardée comme le bon ton; on n'usa plus que du blanc de perle, laissant le rouge aux muscadins, car toute femme néo-grecque se piquait d'avoir un *visage à la Psyché*, d'après l'esthétique du tableau de Gérard.

Sous le Directoire, Mme Tallien nous apparaît comme une des dernières raffinées. Cette belle extravagante, voulant dépasser Poppée, contracta l'habitude de prendre des bains avec des fraises et des framboises qu'elle mettait dans une proportion de vingt livres par bain et qu'elle faisait écraser dans l'eau de sa baignoire. Ce bain donnait à sa peau de la douceur, du velouté, une couleur d'un rose tendre et aussi parfumait délicieusement son corps, affirmait-elle à ses nombreux amis.

Les évêques feront bien dorénavant d'être attentifs quand ils donneront à baiser leur anneau pastoral.

L'archevêque de Milan était allé, il y a quelques jours, visiter un établissement d'orphelins et ne tarissait pas en bénédictions pour tous ceux qui étaient à genoux autour de lui.

Un des enfants, plus fervent que les autres, s'approchant dévotement ses lèvres sur l'anneau du prélat, l'enleva avec une dextérité incomparable.

Il court encore.

Voyageurs arrivés aux principaux hôtels.

Hôtel Grunewald.—W E Sistrick, Montgomery, Ala; C L Moses, Louisville; Wm H Dyer, Indianapolis; T Maddell, Grand Rapids, Mich; R S Bonne, Chicago; Geo W Law, West Lake, La; W S Wilson et femme, Springfield, O; Dr H D Reynolds, L M Whittaker, Nashville; E M Hale, J H Hale, Ernest W Hale, Cincinnati; E R Thompson, Memphis; Chas E Vanratta St-Louis, Mo; Joseph Mills et femme, Decatur, Ill; W C Hea, Freeport, Illinois; W H Stagner, Kalamazoo, Mich; C T McKinnie, New York; Geo F Snyder, en ville; William H Dyer, Mme W H Dyer Indianapolis, Ind; E F Zenzer, Chicago; T A Lanier, New York; G L Nutter, Boston; M et Mme Saul H Haines, Philadelphie; W F Mellor, A K Barnes, Corsicana, Texas; Joseph Creighton et femme, Taylorville, Ill; D W Solliday, Orange, Texas; Mme Field, Williamsport, Pa; Miss Stratton Dallas, Texas; F F Harnord, Springfield, O; Robt F Burton et femme, Baltimore; O A Stevens, Chicago; F O Young, Baker Dickson, Lexington, Ky; W A Chenoweth Ala; J M Van Antedale, New York; A L Bates, E M Thompson, Portland, Me; C J Hatch et femme, J D Hart, M C Hutchins, Flint, Mi.

W N Sturges, H M Laid, New York; Geo M Noith, J A Richmond, Cleveland; J Bul fant, Phil, Mme Belle McLeod Lewis, New York City; A Merrinian, Memphis; R P Duncan, Ky; Wm Cameron, Waco, Texas; Mme W C Thayer, O Eastman, Portland, Oregon; W P Curtiste, Omaha, Neb; E W Maury, Gaïsburg, Ill.

Hôtel Denéchaud.—J W Smythe, Denver, Col; J L McManus, Galveston, Tex; F F Barker, New York; S C Hanson, W W Reeves, Chicago, Ill; S H Aby, Frank Goodwin, Crystal Springs, Miss; R H Dwyer et femme, McComb City, Miss; Mme Maley Bainbridge Crist, Lexington, Ky; W J Burns, New York; H J Wells et femme, Atlanta, Geo; J U Argue, Cairo, Ill; John McLelland, Chicago, Ill; W S Emery, Grand Rapids, Mich; J B Haines, Philadelphie, Penn; B J Howard, New York; Howard O Summer, Penn; M P Richards, Cincinnati O; W B Sanford et femme, Jacksonville, Fla; J L Bowman, Louisville, Ky; E A Duncan, Meridian Miss; A W McLaimont, Chicago, Ill; W L Logan, Memphis, Tenn; R C Shaffer, Baton Rouge, La; A F Mason, Atlanta, Géo; A S French, St-Louis, Mo.

Hôtel Schmidt.—M Culbertson et enfant, Californie; Wm B Gold, St Louis, Mo; F G Wheeler, New York; J F Taylor, Nlle Orléans; B Soder, Augusta, Mo; T Lowther, Ill; G F Baneheart, Louisville, Ky; J L Muller, Chicago; P O Chester, Bristol, Tenn; J F Collier et femme, San Antonio; A R Mangan, Nashville, Tenn; M Thompson, Grenada, Miss; S F McBride, Savannah, Geo; W C Corrigan, Milwaukee, Wis; E M Bradstreet, Cairo, Ill; W W Simms, Houston, Tex; N Staub, New York.

Fragments du Journal d'une Jeune Fille.

(DATANT DES HUMBLES.)

L'auteur de *Severo Torelli* et de *Pour la Couronne* est resté fidèle, malgré la gloire, à la Muse ingénue et souriante qui guida ses débuts.... C'est une joie pour lui d'ouvrir ses tiroirs, d'y remuer des feuilles jaunies. En voici justement quelques-unes. Ce sont les morceaux d'un poème que Coppée avait rêvé, et qu'il n'a pas écrit. Cela date de loin déjà, du temps des *Humbles*, c'est à dire de vingt-trois ans. On y retrouve la marque de l'époque;—de cette manière qui caractérise une partie de l'œuvre du poète et qu'ont rendue célèbre, en dehors de l'intérêt et du charme si spécial qui s'y attachent, les pastiches innombrables qu'elle a suscités!

.....

Ma mère assez souvent parle, avec complaisance
Des amis qu'elle avait, du temps de son aisance,
Et se souvient, non pas sans un secret dépit,
Que, le jeudi, chez elle, on dînait en habit.
Cette réunion, qui fut bien éphémère,
Je l'ai vue autrefois, à table chez ma mère.
Quand, dans mes rares jours de congé, j'y venais.

Quels convives! C'était le proscrit polonais,
Qui n'a plus, de sa gloire et de ses élégances,
Qu'un vieux caban couvert d'olives et de glances;
La baronne au bonnet monté, dont le mari
Fut jadis chambellan chez le duc de Berry,
Et qui narre ses vieux malheurs et, par principe,
S'évanouit au nom du roi Louis-Philippe;
Et l'ancien professeur homme aimable et disert,
Hâtant volontiers des fables au desert.
Enfin ma mère était en proie aux parasites.
Ils ont, bien entendu, tous cessé leurs visites.—
Général pensionné, veuve de chambellan,
N'ouvrirent même pas leur porte au jour de l'an,
Et ce beau monde, exact à l'heure du potage,
Ne gravira jamais notre cinquième étage.

Tous furent des ingrats, tous, un seul excepté,
Un vieux parent, alors reçu par charité,
Qui seul aimait ma mère et seul se souvient [d'elle.
Courtisan du malheur, brave homme, ami fidèle,
Pauvre oncle Marcier, va, j'ai honte souvent
Et je me repens bien d'avoir, étant enfant,
Pleuré, jeté des cris de peur et fait la moue,
Quand maladroitement tu me baisais la joue.
Que mon caprice était cruel et se trompait!
J'ai ri de ton grand nez et de ton faux toupet,
Et de ton vieux talent aurané de flûtiste!
Mais, quand je te revois, honnête et pauvre artiste,
Point changé, ni mieux mis qu'autrefois, ni plus [bas,
Et tournant dans tes doigts timides ton chapeau,
Va, je lis dans tes yeux ton amitié touchante;
Et l'enfant qui pour toi fut injuste et méchante
Et t'ayait ton baiser avec un air moqueur,
T'embrasse maintenant, cousin, de tout son cœur.

Puis maman m'a conté sa vie, et c'en est une
Des plus tristes. N'ayant pas la main indre fortune,
Il ne put obtenir la femme qu'il aimait.
Depuis, étant de ceux dont le cœur se soumet,
Pieusement, chez lui, comme en une chapelle,
Il a toujours gardé tout ce qui lui rappelle
Ses vingt ans, son unique amour, ses anciens [vœux.

—Je ne sourirai plus de sa bague en cheveux.—
Le cousin est toujours resté célibataire;
Il occupe un emploi modeste au ministère,
Et puis, son traitement étant trop exigu,
Le soir, il prend sa flûte et joue à l'Ambigu;
Et, par lui, nous allons voir tous les mélodrames.

Donc ce très pauvre ami de deux très pauvres [femmes

Le dimanche est venu les voir, tout cet été.
Il est à la maison de grande utilité.
Pour mes volubilis il me construit des treilles,
Sur le balcon; il met notre vin en bouteilles,
Pose des clous, nettoie mes hatch et fenêtres,
Car, bien qu'il ait l'air faible, et bien qu'il soit [âgé,
Le bonhomme est encor plein de vigueur physique.

Au moment opportun, je lui parle musique
Et d'en faire avec lui j'exprime le désir;
Je vois qu'il en rougit d'avance de plaisir,
Mais il se fait prier tout d'abord, il résiste;
En l'embrassant je fais céder le vieil artiste
Et je joue, assez mal, avec le bon cousin,
Un duo de Tulou pour flûte et clavecin,
Et parfois, à la fin, je le surprends qui pleure.
Comme, pour son théâtre, il part de très bonne [heure,
Ces jours-là nous mangeons la soupe un peu plus [tôt;
Il sert enfin sa flûte, il met son paletot,
M'embrasse, en enflant à grand peine la manche,
Et le voilà parti jusqu'à l'autre dimanche.

.....

.....

J'm'en suis bien doutée au début de juillet.
—Ma mère qui, depuis quelques jours essayait
D'avoir l'air devant moi si joyeuse et si ferme,
N'avait pas tout à fait de quoi payer le terme;
Et voilà qu'elle a mis, pour qu'il fût acquitté,
Les six couverts d'argent au Mont-de-Piété.
Elle a pris ce parti sans crainte ni scrupule;
Car madame Prosper, célèbre sonnambule,
Qui dans les Cours du Nord a promené son art,
Mais qui loge à présent au quartier Monmartre,
Venait de lui prédire un immense héritage.
Ce bel espoir, maman veut que je le partage;
Mais, moi, qui représente, hélas! à la maison,
La froide prévoyance et la triste raison,
Écoutant les conseils de ma muse pédestre,
J'ai songé que toujours le concierge, au trimestre,
Montrera sa quittance et que, pour le payer,
Je n'avais qu'une chose à faire, travailler.
Travailler! Et comment! J'étais pleine de zèle.
Mais le sou a du convent, comme une demoiselle,
Et l'on ne m'enseigna, dans cet honnête lieu
Rien d'utile, si ton courtant à prier Dieu.
Que sais-je! A peine suis-je un peu musicienne
Mais que d'histoire sainte et que d'histoire ancienne!

Que de noms sur mon cœur! Que d'atlas dessinés!
Et que de pages d'yeux, d'oreilles et de nez!
Avoir appris que l'Ain se jette dans le Rhône,
La date où Sésostris est monté sur le trône
Et qu'à Charles Martel a succédé Pépin.
Ne vaut pas un métier où l'on gagne son pain.
Par ce souci cruel quand j'étais obsédée.
Où comme j'ai maudit tous ces rois de Judée,
Que je pourrais nommer, sans en omettre aucun!

J'ai voulu confier mon projet à quelqu'un,
Et tout d'abord je l'ai soumis à la critique
Du vieux cousin qui n'est pourtant guère pratique

Le long de son grand nez une larme coula,
Quand de ma bouche il eut que nous en étions là.
Mais le brave homme ayant, un jour, par aventure,

Constaté que j'avais une bonne écriture,
En conçut un espoir, avec quelle chaleur!
Courut à son théâtre, enjôla le souffleur,
Qui, là, selon l'usage, entreprend la copie;
Et voici comme, après une épreuve subie,
Qui, pour les gens de l'art, prouve, à ce qu'il paraît,
Que la calligraphie est pour moi sans secret,
Installé à ma table, ainsi qu'une écolière,
Devant quelques feuillets de beau papier tellière,

Avec plume, graïoir, sandaraque et canif
Le front penché, la main calme, l'œil attentif,
J'écris en ronde, ayant à gauche la lumière,
Ces rôles de comique ou de jeune première
Que le cousin apporte et remporte en rouleaux
Et qu'il doit souligner, un jour, de trémolos.
Cette prose, outrageant quelquefois la grammaire,

Me fait gagner trois francs par jour. Ma bonne [mère,
Qui s'indignait d'abord de me voir travailler,
Croit que je veux ce gain pour me mieux habiller.

Mais je l'épargnerai pour les jours de détresse.
Pauvre femme! Déjà mon métier l'intéresse.
Souvent elle s'approche et, pendant que j'écris
Elle lit les feuillets épars des manuscrits,
Car toute fiction la séduit et l'attire.
Et moi, songeant que j'ai, dans une tirelire,
Un beau louis tout neuf déjà mis de côté,
Que de moi ce souffleur se déclare enchanté,
Que ma mère va bien et que j'ai de l'ouvrage,
J'ai le cœur inondé de joie et de courage!

.....

FRANÇOIS COPPÉE.

Une curiosité du divorce:

L'autre jour, dans un village de Hongrie, a été arrêté un fermier qui avait tiré deux coups de fusil sur sa femme et son beau-père, heureusement sans résultat.

Interrogé sur le motif qui l'avait poussé à cette tentative d'assassinat, il répondit qu'il avait eu neuf femmes, qui avaient toutes consenti à divorcer, mais que sa femme actuelle, la dixième, ayant refusé de suivre les errements de ses autres femmes, il avait pris le parti de s'en défaire.

C. LAZARD & CO, LDT.

LES ANCIENS ET POPULAIRES

Marchands de Vêtements Confectionnés D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.